

Les soixante-dix ans (1946-2015) d'écriture buissonnière de Georges Balandier

Seventy Years of the Written Wanderings of Georges Balandier (1946-2015)

Jean Copans



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21554>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.21554

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 833-861

ISBN : 978-2-7132-2687-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean Copans, « Les soixante-dix ans (1946-2015) d'écriture buissonnière de Georges Balandier », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 228 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 09 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/21554> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.21554

© Cahiers d'Études africaines

Les soixante-dix ans (1946-2015) d'écriture buissonnière de Georges Balandier*

L'œuvre de Georges Balandier, au miroir de soixante-dix ans d'écritures, se situe entre Afrique actuelle, autobiographies, « nouveaux Nouveaux Mondes » et politique. Ceux qui, comme moi, ont fréquenté G. Balandier et ses travaux dès leurs années d'université, il y a plus d'un demi-siècle, sont obligés de définir aujourd'hui, dès le début de leurs reconsidérations réflexives, la triple position qu'ils occupent de fait en tant qu'élève, en tant que témoin d'un monde, non seulement africain, passé du tournant colonial au tournant mondial ou global, et enfin en tant que chercheur aux idées et aux terrains personnels. L'un de mes terrains justement, construit de manière épisodique au fil du temps, est celui de la sociologie historique et politique de la connaissance des sciences sociales africanistes aussi bien françaises qu'africaines¹. Une telle sociologie, inspirée lointainement des enseignements de Georges Gurvitch, parrain tuteur de G. Balandier (Balandier, Bastide, Berque & Georges 1968 ; Balandier 1972), vise à établir en temps réel et de manière permanente, la position et le sens des travaux produits en anthropologie et en sociologie par rapport à leurs sources d'inspirations disciplinaires, à leur adéquation ou distanciation empirique par rapport aux transformations sociétales des terrains d'hier, d'aujourd'hui, sinon de demain, et enfin à leur capacité à renouveler l'élaboration conceptuelle et la pertinence méthodologique de leur démarche. C'est dans ces conditions qu'il est possible de

* Une première version de ce texte, s'adressant plus à un public africain, a été proposée pour le colloque international « 70 ans de sociologie en Afrique francophone. Juin 1946-Juin 2016 » en hommage à G. Balandier, tenu à l'UCAD de Dakar, sous l'égide du département de sociologie, les 16 et 17 juin 2016. Nous remercions le professeur M. Tamba, responsable du colloque, pour son accord de publier cette version remaniée et réduite de ma communication, en attendant sa publication dans les Actes du colloque.

1. Mon premier texte sur cette question remonte à 1971 (COPANS 1971). Voir plus récemment mes travaux sur les sciences sociales sénégalaises et africaines (COPANS 2010b) et la présentation d'un texte de C. Meillassoux de 1968, inédit en français (COPANS 2014b).

parler de progrès scientifique pour des disciplines dont la rigueur démonstrative est forcément relative en tant que productions purement sociales et intellectuelles (Copans à paraître).

Depuis quelques années, je me suis plongé dans cette œuvre en suivant l'ensemble de ses productions de 1946 à 2015, en revenant sur la révolution socio-anthropologique qu'elle a produite au cours des années 1950-1960, sur la pérennité de ses fondements et enfin, et surtout, sur l'actualité et la pertinence de ses analyses jusqu'en ce XXI^e siècle commençant². Malheureusement l'histoire intellectuelle et pratique, comme la sociologie de la connaissance des sciences sociales françaises, y compris sur des terrains coloniaux ou extra-français, sont très limitées par rapport au patrimoine déjà conséquent des traditions anglo-saxonnes sur ces mêmes domaines³. En nous limitant aux études portant sur le déploiement de l'anthropologie sociale en Afrique australe et centrale des années 1920 aux années 1960, on se rend compte que les recherches initiées et conduites sous l'égide des centres IFAN de l'AOF ou encore de l'ORSTOM sont très mal connues, y compris des chercheurs nationaux de ces anciennes colonies, devenues indépendantes depuis 1960⁴. Ce n'est pas que cette histoire explique mieux notre présent, quoique son apport soit indirectement décisif, mais c'est qu'elle permet surtout de mieux comprendre la gestation, le succès, mais aussi l'effacement relatif de certaines thématiques au fil des décennies et par effet de ricochet, les dynamiques des élaborations plus récentes, voire « à la mode ». Pour un pays, et donc une série de sociétés locales, dont le grand atout a été l'agriculture (et la pêche), n'est-il pas surprenant que « la sociologie actuelle », fondée, il est vrai, à partir des sociétés gabonaises et congolaises de l'AEF, soit quasiment muette sur les dynamiques paysannes et sur leurs modernisations inabouties ? Le premier terrain de G. Balandier (et de son ami P. Mercier) de 1946 est sénégalais et lebou (Mercier & Balandier 1952) mais il porte sur des pêcheurs. La portée symbolique, voire idéologique des

-
2. J'ai publié près d'une demi-douzaine de chroniques ou d'articles et autant de notes de lecture sur l'œuvre de G. Balandier depuis les années 1980, contribuant notamment à la réédition de *Sociologie des Brazzavilles noires* en 1985 (BALANDIER 1955b ; COPANS 1985), commémoré à ma façon le demi-siècle de « l'invention » de la notion de situation coloniale (COPANS 2001), publié un ouvrage portant sur l'ensemble de ses travaux jusqu'en 2014 (COPANS 2014a, 2016b, c) et enfin rédigé la notice nécrologique du journal *Le Monde* (COPANS 2016d ; DOZON 2016).
 3. Voir, par exemple, les études remarquables de L. SCHUMAKER (2001) sur le Rhodes-Livingstone Institute de la Rhodésie du Nord (devenue Zambie à l'indépendance) ou encore d'A. BANKS & L. BANKS (2013) sur l'anthropologue sud-africaine M. HUNTER (1936), fondatrice symbolique de l'anthropologie sociale du changement en 1936.
 4. Voir ma communication au colloque dédié au cinquantenaire de l'IFAN (COPANS 2013a) ainsi que mon édition à venir de la thèse complémentaire de Paul Mercier sur le Dakar des années 1950 (MERCIER à paraître).

travaux de G. Balandier, qu'il faut également prendre en considération avec autant d'attention, est peut-être encore plus importante si l'on se rappelle que G. Balandier a « dirigé » le doctorat de Cheikh Anta Diop soutenu en 1960, pourtant à des années-lumière de la méthodologie empirique des sciences sociales occidentales, fussent-elles « actuelles ».

Cela dit, il paraît fort difficile d'examiner l'actualité africaine de son œuvre dans la mesure où G. Balandier quitte de fait les terrains africains après sa retraite universitaire en 1985. Ce dernier a en effet presque autant publié entre 1985 et 2015 qu'entre 1946 et 1985 et, par conséquent, son influence actuelle, en tant qu'auteur, et non plus en tant que professeur ou responsable de centres et de réseaux de recherche, n'est plus directe mais médiée. Évidemment, il est possible de mesurer et d'utiliser les publications de ce dernier quart de siècle pour améliorer notre analyse des sociétés africaines du XXI^e siècle, mais il faut alors les confronter à tous les autres producteurs de sciences sociales, français, européens, anglo-saxons et mondiaux dont les ouvrages remplissent aujourd'hui nos rayonnages, alors qu'à l'époque de leur renaissance institutionnelle au milieu du XX^e siècle, les collègues et concurrents de G. Balandier étaient fort peu nombreux. Il faut rappeler que, jusqu'au début des années 1970, les fondements de l'enseignement africaniste en France provenaient d'une littérature anglo-saxonne en langue anglaise, qui portait exclusivement sur des sociétés des anciennes colonies britanniques. Cette histoire explique que Georges Balandier pût être considéré comme le premier des chercheurs socio-anthropologues africanistes français : premier parce qu'il fut directeur d'Études à la VI^e section de l'EPHE dès 1954 et professeur à la Sorbonne dès 1962, ainsi que responsable scientifique des recherches en sciences sociales à l'ORSTOM et plus tard au CNRS, et donc inspirateur obligé, en quelque sorte, de tous les étudiants français et africains francophones du quart de siècle de la décolonisation puis des Indépendances (1955-1980).

Les six dynamiques à la fois singulières et enchevêtrées
de l'œuvre de Georges Balandier

Essayer d'offrir un panorama synthétique des démarches et des domaines d'analyse de G. Balandier au cours de ses soixante-dix ans d'écritures est loin d'être aisé. Néanmoins il est possible de repérer, selon moi, une demi-douzaine de dynamiques thématiques qui permet de regrouper l'essentiel de sa production. Ce classement s'augmente évidemment des examens du mouvement global de sa pensée et de sa carrière⁵. Mon examen s'est fondé sur

5. Mon propre ouvrage a pu sembler incertain sur ce point, puisqu'au critère des « six vies » (c'est-à-dire six œuvres plus ou moins distinctes), s'ajoute une catégorisation

130 références d'articles et d'ouvrages. Certaines sources évoquent un total de 500 références, ce que nous n'avons évidemment pas pu vérifier, mais un grand nombre de ces textes renvoie à des publications périodiques, à des revues académiques de second rang ou encore à des magazines et à des préfaces⁶. C'est dire que le discours scientifique (et académique) de G. Balandier est toujours entouré d'une aura, dispersée et nébuleuse, à destination non seulement du monde savant mais aussi du grand public cultivé. C'est pourquoi cette mise en ordre de sa pensée doit toujours s'accompagner de notes en bas de page pour rappeler sans arrêt que son œuvre ne peut se résumer à une seule thématique, à un seul terrain, objet ou encore moins à une seule discipline catégorisée administrativement ou éditorialement : sociologie, ethnologie, anthropologie sociale, philosophie sociale, etc. C'est G. Balandier lui-même qui l'a voulu ainsi, et comme je l'ai démontré longuement dans mon ouvrage, il n'a pas cessé, dès les années 1980, de vouloir se désengager des études africaines et ainsi, en quelque sorte, de se dé-safricaniser. Ainsi son dernier ouvrage, *Recherche du politique perdu* (Balandier 2015), traite exclusivement de la gouvernance des présidents de la v^e République française en prolongement de *Fenêtres sur un nouvel âge (2006-2007)* (Balandier 2008) déjà consacré à la campagne électorale française de ces années-là (Copans 2017).

L'œuvre première de G. Balandier renvoie à son souci autobiographique permanent, présent dès la parution de son premier et seul roman en 1947, *Tous comptes faits* (Balandier 1947), amplifié de manière africaniste par *Afrique ambiguë* paru en 1957 et poursuivi encore, l'air de rien, jusqu'en 2012 avec d'importants passages de *Carnaval des apparences* (2012). Mais les trois textes les plus conséquents de cette première vie sont le survol des multiples cercles de sa sociabilité, *Histoire d'Autres* (1977), son autobiographie, *Conjugaisons* (1997) et, pour ce qui nous concerne professionnellement et « africanistiquement », son entretien de 2007 avec le sociologue américain G. Steinmetz et l'historienne G. Shapiro paru dans *Actes de la recherche en sciences sociales* en 2010, « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques » (Balandier 2010). J'ai évoqué à ce propos sa « [...] quête obstinée de l'auto-bio-gra-vie » (Copans 2014a : 27-31).

L'œuvre de sa vie est évidemment sa vie africaniste et africaine. À la propédeutique sénégalaise, enquêtée en 1946 et rédigée avec P. Mercier mais seulement publiée en 1952 à l'IFAN, *Particularisme et évolution. Les pêcheurs*

bibliographique en sept rubriques et un sommaire en huit chapitres (en incluant l'introduction) (COPANS 2014a : 21-26). Voir également le tableau des séquences africaines (*ibid.* : 52).

6. Citons les revues *Critique*, *Présence Africaine*, *Arguments*, *Les Temps modernes*, *Esprit*, *Connaissance du monde*, *Le Point-Références*.

lebou du Sénégal (Mercier & Balandier 1952) succèdent les deux ouvrages majeurs, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* (Balandier 1955a) et *Sociologie des Brazzavilles noires* (Balandier 1955b). Rappelons que dans le premier il met en lumière l'importance des mouvements religieux dans la constitution d'une contestation politique de l'ordre colonial et de la revendication d'indépendance. Même si le sociologue-anthropologue occupe la première place au sein des études africaines au cours des deux décennies qui suivent, les sociétés et cultures africaines ne sont plus l'objet explicite, si l'on en croit leurs titres et leurs contenus, que d'une demi-douzaine de publications. Ce n'est que bien plus tard, avec *Le Dédale* (Balandier 1994), qu'il va se débarrasser complètement de ce champ référentiel originel⁷.

Parallèlement au continent africain, G. Balandier élargit son emprise analytique au cours d'une troisième œuvre qui le conduit de la situation coloniale en 1951, au sous-développement puis au Tiers-monde et enfin à la mondialisation et à la situation globale en 2001 avec *Le Grand Système* (Balandier 2001). Requalifiant, dès 1952, la situation coloniale en situation de dépendance (Balandier 1952b)⁸, il intitule pourtant son premier cours à l'IEP de Paris, *L'anthropologie appliquée aux problèmes des pays sous-développés* (Balandier 1955c). Deux autres cours prolongeront cette thématique les années suivantes (Balandier 1959b, 1961a), mais il faut surtout retenir de ce troisième moment son rôle décisif dans la popularisation de l'expression « Tiers-monde » inventée par le démographe Alfred Sauvy (1952), grâce à la direction de l'ouvrage collectif, portant ce même titre (Balandier 1956a). Signalons toutefois que son concept de « situation coloniale » ne sera guère repris ou même critiqué, comme le note l'historien américain F. Cooper⁹, que son expertise en matière de développement et de sous-développement ne dure qu'une dizaine d'années¹⁰, et que les thématiques auxquelles nous sommes accoutumés depuis un quart de siècle (ajustements structurels, développement humanitaire ou encore post-colonialisme) ne le mobiliseront aucunement.

7. G. BALANDIER (1956d, 1961b ; BALANDIER & MAQUET 1968) avait balisé à cette époque l'ensemble du champ des études africaines y compris celui de ses productions artistiques et littéraires. Un tel encyclopédisme serait tout à fait impossible aujourd'hui.

8. Notons que P. MERCIER (1951 : 7) avait évoqué de son côté dès 1951 dans son texte, *Les tâches de la sociologie*, le même programme que G. Balandier : « La sociologie des peuples dépendants comme toute sociologie, a trouvé la voie de son progrès dans l'étude des situations concrètes et présentes. »

9. Voir F. COOPER (2010) et notamment le chapitre 2 « Essor, déclin et renouveau des études coloniales, 1951-2001 » : 49.

10. G. Balandier produit pendant cette période une œuvre conséquente sur ce thème du développement : bibliographies, synthèses techniques ou universitaires, voir, entre autres BALANDIER (1956a, b, 1958a, 1961a, 1969), et MERCIER & BALANDIER (1952).

Nous en arrivons enfin au cœur central de son œuvre, celle de la mise en politique du monde qui couvre quasiment toute sa vie depuis son fameux article qui annonce le thème de *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*, « Messianismes et nationalismes en Afrique noire » (Balandier 1953). Le passage aux Indépendances lui permet d'importer et de diffuser une anthropologie politique d'origine britannique qui se penche d'abord sur les sociétés « traditionnelles », y compris au plan historique (avec son ouvrage *La vie quotidienne au Royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle* [Balandier 1965a]), puis sur la modernité politique. Par la suite, toute une série d'ouvrages approfondissent systématiquement le Pouvoir (avec un P majuscule) dont le plus important est *Le Pouvoir sur scènes* (Balandier 1980), revu et augmenté significativement en 1992 puis en 2006. Cette anthropologie politique lui permet de sortir du ghetto africaniste et même tiers-mondiste et lui offre une stature d'anthropologue généraliste, stature qui le conduit à se retourner vers les autres sociétés mondiales, y compris, paradoxalement, vers la sienne, la France. Cette translation le conduit malheureusement à abandonner aussi bien l'ancienne tradition anthropologique¹¹ qu'à ignorer les nouvelles traditions de la sociologie et de la science politique¹² et à recourir à des sources de seconde main en histoire classique, en philosophie ou même en culture littéraire et cinématographique.

L'œuvre suivante, une cinquième en quelque sorte, irrigue également toutes les précédentes, à l'image, il est vrai, des autres œuvres-vies déjà évoquées, et plonge ses racines dans la mise en valeur de l'historicité de toutes les sociétés humaines et donc de leur modernité en réinvention permanente. G. Balandier devient donc en quelque sorte le témoin de la modernité, déjà aux portes de la société lebou de 1946 jusqu'à celle qui fabrique les mutations (Balandier 1970), la surmodernité (Balandier 1996) et surtout ce qu'il va dénommer de manière très imagée, « les nouveaux Nouveaux Mondes »¹³. Ces terrains, qui sont autant bio-technologiques, qu'informatiques, médiatiques ou encore sociaux, révèlent les modalités dynamiques qui refabrique constamment les agencements individuels et sociétaux¹⁴. Ils ne désignent pas un type précis de société concrète : à l'évidence, c'est le monde hyper-connecté du Nord d'aujourd'hui qui est ausculté et non les vastes espaces désarticulés des Tiers-mondes, africains ou non, d'hier. Sa conférence de 2003 porte d'ailleurs un

11. Qu'il ne reprend guère après sa synthèse *Anthropologie politique* (BALANDIER 1967). Voir néanmoins « L'anthropologie africaniste et la question du pouvoir » (BALANDIER 1978).

12. Par exemple J.-F. Bayart et l'équipe de la revue *Politique Africaine* à partir de 1981.

13. Evoqués dès 1994 dans *Le Dédale* (BALANDIER 1994).

14. C'est-à-dire le fameux lien social (BALANDIER 1989). Notons que G. Balandier déplore l'individualisation croissante du monde moderne.

titre très symbolique, *Civilisations et puissance* (Balandier 2004), qui fait écho à l'ouvrage théorique ayant symbolisé un tiers de siècle auparavant les leçons de ses deux premières explorations empiriques qui s'étaient concentrées sur un univers assez circonscrit dans l'espace et le temps, *Sens et puissance* (Balandier 1971).

Nous avons synthétisé sa manière de penser et d'aborder les terrains sociétaux de la fin des années 1940 à aujourd'hui sous le terme du « Détour » qui est simultanément un regard, une méthode et une morale, une dernière et sixième préoccupation à part entière. En fait, le titre entier de l'ouvrage qui place cette position en exergue se lit *Le Détour : pouvoir et modernité*. Ce titre résume toutes ses préoccupations, marque le milieu de sa carrière (Balandier 1985) et le renversement paradigmatique qui le conduit des Anthro-*logiques fondatrices* aux Anthro-*logiques actuelles*¹⁵. Notre analyse se trouve d'ailleurs confortée par le fait que c'est en cette même année, 1985, que paraît une seconde édition revue et corrigée d'*Anthro-*logiques** (Balandier 1974) avec un avant-propos inédit intitulé « Les Anthro-*logiques* dans la modernité ». Il semble donc que le Détour soit bien un voyage de la comparaison, de la distanciation, de la réflexion, de la construction des objets et, en fin de compte, du projet scientifique et disciplinaire lui-même. Le Détour est non seulement la reprise de l'ancienne tradition ethno-anthropologique du dépaysement et de l'exotisme, mais c'est surtout aujourd'hui la seule façon de découvrir l'inconnu de ces « nouveaux Nouveaux Mondes » où nous vivons parce que nous nous y sentons encore comme des étrangers. Sans forcer le trait, et sans jouer sur les mots, ou peut à bon droit considérer que le promoteur des sociologies actuelles se comporte avant tout comme un anthropologue, même s'il se définissait encore avant son décès, en 2015, comme : « Anthropologue, sociologue et écrivain [...], auteur d'une trentaine d'ouvrages de référence sur les mythes et les "tendances" des sociétés traditionnelles et contemporaines »¹⁶ !

Un programme multi-disciplinaire en pointillé

La division des sciences sociales (sociologie, anthropologie) en écoles théoriques, voire méthodologiques, ou même philosophiques, est un fait bien connu. Toutefois, il faut rappeler que la diversité des disciplines constatée dès le milieu du XX^e siècle n'a aucun rapport avec leur dispersion actuelle.

15. Titre donné à la troisième partie de son recueil, *Civilisés, dit-on* (BALANDIER 2003).

16. Biographie sommaire sur la quatrième de couverture de *Recherche du politique perdu* (BALANDIER 2015).

Celle-ci reflète l'internationalisation de ces disciplines d'abord au Nord et, depuis au moins un quart de siècle, à l'échelle mondiale, en incorporant notamment les nouvelles traditions du Sud dans un champ, toujours orienté par et vers le Nord, mais de plus en plus difficile à maîtriser à l'échelle d'un chercheur individuel. Les sociologues et anthropologues français et francophones peuvent avoir une idée sommaire de cette diversité ancienne en se reportant au *Traité de sociologie*, paru en deux volumes, sous la direction de G. Gurvitch (1958, 1960)¹⁷. Ce dernier, par ailleurs fondateur de la revue *Cahiers internationaux de sociologie* en 1946, a été l'un des grands inspireurs de G. Balandier ainsi que de P. Mercier qui citent dans leurs textes son ouvrage programmatique, *La vocation de la sociologie* dès sa parution (Gurvitch 1950). C'est G. Balandier qui sera son successeur en 1966 à la chaire de sociologie générale de la Sorbonne¹⁸ après son décès en 1965, ainsi qu'au niveau éditorial des PUF. Mais ce champ référentiel est loin d'être la seule source des idées du sociologue qui se tourne dès le début de sa carrière africaniste vers les anthropologues culturels américains et les anthropologues sociaux britanniques, car ce sont les travaux de ces derniers qui s'appliquent le mieux aux terrains traditionnels et coloniaux africains au tournant des années 1950. Je ne reviendrai pas sur ma lecture, en un sens « archéologique », de son texte problématique fondateur de 1951, « La situation coloniale : approche théorique » (Balandier 1951a ; Copans, 2001)¹⁹. Il faut peut-être attendre le recueil de ses articles publié en 1971, vingt ans après ce texte, pour avoir une idée plus synthétique et détaillée de son arsenal conceptuel général. Ce constat suggère d'emblée une conclusion évidente : l'œuvre initiale de ce chercheur se perçoit par ses terrains et ses thématiques, par ses « objets » — bien que le principe de la construction de l'objet ne soit pas encore à l'ordre du jour disciplinaire à cette époque —, que par ses concepts, puisque ceux-ci vont se déployer progressivement tout au long des années 1950 et 1960. C'est pourquoi il faut bien caler à la fois la perspective chronologique de ses écrits, y compris la date de ses rééditions, et l'ordre de succession et de chevauchement de ses préoccupations, voire de ses hypothèses.

En fait, si l'on revient sur le contenu précis de ces six « œuvres », on s'aperçoit qu'il passe d'un thème à l'autre de manière assez rapide, revenant rarement sur une thématique qu'il considère comme épuisée ou dépassée, même si ses lecteurs attendent plutôt des compléments, des mises à jour, voire

17. Ces deux volumes ont été réédités en un seul volume « Quadriges » en 2007 aux Presses universitaires de France.

18. Balandier était professeur de sociologie africaine depuis 1962. Sur G. Gurvitch, voir BALANDIER *ET AL.* (1968) et BALANDIER (1972).

19. Voir ses différents textes qui élargissent « la notion de situation coloniale » (BALANDIER 1951b, 1954, 1960, 1962).

des reconsidérations conceptuelles réflexives. Prenons par exemple *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*. Le terrain est terminé en 1950 et il n'y retournera pas. Une partie du texte est le fruit d'une recherche commanditée par les autorités coloniales ! La problématique posée dans l'article de 1951 constitue le premier chapitre de l'ouvrage²⁰ terminé en 1954 et Balandier se contentera d'actualiser les contextes coloniaux et post-coloniaux dans des rééditions en 1963 et 1971. Il ne reviendra jamais sur les critiques de fond dont ce texte a pu être l'objet, notamment par les spécialistes des mouvements messianiques et prophétiques des années 1970-1980, même s'il évoque ces thèmes à plusieurs reprises jusqu'à la fin des années 1980, leur consacrant même une synthèse encyclopédique en 1976. Notons d'emblée que si G. Balandier quitte l'ethnologie pour la sociologie et l'anthropologie sociale, parce qu'il est soucieux avant tout de l'historicité des sociétés et des cultures africaines, il ne porte malheureusement pas autant de soins à l'historicisation des traditions des disciplines dont il s'inspire et surtout à celle de ses propres travaux.

Le contexte colonial de ses terrains ainsi que sa sensibilité aux mouvements intellectuels de la négritude et, plus politiques, des mouvements anti-coloniaux, le conduisent donc à se ranger du côté des sociologues. Certes le regard macro-sociétal à la fois à l'échelle « tribale » ou « ethnique » (les Lebou, les Fang, les Ba-Kongo) et coloniale, plus tard nationale (Gabon, Congo), explique ce choix disciplinaire raisonnable. Mais G. Balandier sait très bien que les pratiques de terrain relèvent, du moins d'un point de vue français, de l'ethnologie. Il lui faut donc harmoniser les deux disciplines tout en réduisant l'ethnologie à une ethnographie d'esprit traditionnaliste comme celle de M. Griaule dont il fut l'élève. Pourtant, il ne reprend pas immédiatement à son compte le crédo anthropologique, du moins sous ses formes britanniques ou américaines. À y regarder de plus près, il s'inspire, indirectement il est vrai, de l'anthropologue d'origine sud-africaine, Max Gluckman qui a rédigé le texte paradigmatique de l'anthropologie sociale moderne en 1940²¹ et qui inspire G. Balandier dans son emploi du terme de « situation ». Ce terme prend, par ailleurs, un sens plus complexe si on lui ajoute le référent sartrien qu'il connaît bien pour avoir fréquenté la revue *Les Temps modernes* (où il publie d'ailleurs un article en 1952)²².

Pourtant l'anthropologie française en tant que telle est en train de naître à la même époque au travers des publications et des réflexions de Claude

20. D'une première partie intitulée « La "situation coloniale" et sa négation » !

21. Voir l'ouvrage de M. GLUCKMAN (1940) et ses rééditions de 1942 et 1958, ainsi que sa traduction française en 2008.

22. J.-P. Sartre réunit ses articles en recueils (tous parus chez Gallimard) au fil du temps à partir de 1947 sous le titre de *Situations 1, 2, 3, ...*

Lévi-Strauss. G. Balandier va se distinguer fortement de ce dernier à la fin des années 1950 en critiquant sa conception anhistorique, selon lui, des sociétés traditionnelles et même de l'évolution humaine en général²³. Si la double référence sociologique et ethno-anthropologique a pu fonder aussi bien l'École dite de Chicago aux États-Unis au tournant des années 1930 que l'École de Manchester (fondée par M. Gluckman) vingt ans plus tard en Grande-Bretagne, il n'en ira pas de même en France, non seulement à cause de l'unité corporatiste entre ethnologues et anthropologues structuralistes, de l'historicité contrastée des terrains pratiqués (Amérique amazonienne d'une part, sociétés et cultures africaines encore colonisées de l'autre) mais aussi de la schématisation abusive des œuvres des fondateurs, les sociologues se réclamant plutôt d'E. Durkheim et les anthropologues de M. Mauss, alors que l'inverse pourrait être tout aussi vraisemblable.

L'ambivalence disciplinaire et, par conséquent, théorique, voire méthodologique, sinon l'ambiguïté (pour reprendre un terme affectueux par G. Balandier) de cette position duale n'est pas résolue par une assignation sociologique à certains aspects de la recherche de G. Balandier et, *a contrario*, par une assignation anthropologique à d'autres moments. Comme on le verra plus loin, le « Détour » n'est pas qu'un simple outil d'observation et la « situation » un concept générique et sociétal. P. Ansart et C. Rivière l'ont catégorisé comme sociologue dans leurs panoramas disciplinaires²⁴ mais, si l'on feuillette les ouvrages d'hommage ou les actes des colloques qui lui ont été consacrés depuis vingt ans, le lecteur en retire plutôt l'impression qu'il a affaire à un anthropologue.

Ce programme, pluridisciplinaire de fait, ne définit pourtant pas plus le cadre théorique et conceptuel que la réflexion empirique et méthodologique. N'oublions pas que la renaissance des sciences sociales françaises à partir de 1950, bien décrite par H. Mendras (1995), a été vécue sous le signe du théoricisme : fonctionnalistes, structuralistes, marxistes, bourdieusiens, adeptes de l'individualisme méthodologique et, enfin, dynamistes, sont en relation de quasi guerre civile pendant un quart de siècle. P. Ansart classe

23. C'est pourtant LÉVI-STRAUSS (1956) qui rédige un compte rendu des plus élogieux de *Sociologie des Brazzavilles noires* dans la *Revue française de science politique* en 1956 ! La réception des deux thèses de son doctorat d'État est très élogieuse mais on peut noter parfois quelques réserves peu explicitées.

24. P. ANSART (1990) classe en quatre courants théoriques *Les sociologies contemporaines* qui ne sont en fait que françaises. La sociologie dynamique est la seconde des quatre écoles (*ibid.*). De son côté, C. RIVIÈRE (2000) consacre un chapitre, « Une socio-anthropologie de la modernité » dans le panorama collectif dirigé par J.-M. BERTHELOT (2000) qui identifie sept « grands courants ». Mais ni le développement ni le Tiers-monde ne font partie des onze « grands domaines » listés.

G. Balandier avec A. Touraine dans l'École dynamiste marquée par la recherche du caractère inédit, bricolé et flexible des rapports sociaux et de leur évolution. Cette conception des choses déteint sur le vocabulaire employé : les notions conceptuelles sont presque littéraires ou philosophiques, malaxées par un style fluide et subtil, redéfinies de manière permanente et manifestant une incertitude. Ne cessant de lutter contre les dogmatismes, G. Balandier en vient à s'interdire tout usage rhétorique formel, au point qu'il reformule sans arrêt les notions abstraites générales qu'il met en avant. Des fils pourtant presque invisibles relient ces dernières entre elles mais le cadre conceptuel global semble se résumer à des désignations, à des catégorisations, à des images originales dont la configuration d'ensemble reste malgré tout à l'état d'esquisse. La notion de théorie au double sens de projection sélective des instruments de repérage de la réalité observée et de machine analytique aux rouages organisés et hiérarchisés ressemble plus à une ébauche se contentant de défricher un champ et de signaler le chemin à suivre qu'à une mécanique « déconstruisant » le réel empirique pour en reconstruire les agencements implicites au sein d'une totalité explicative.

G. Balandier a bien des idées, « trop même » pourrait-on ajouter, mais son influence résulte plus d'un état d'esprit, d'une expérimentation problématique, d'une sélection empirique au second degré. Le classicisme de sa manière d'aborder ses terrains équatoriaux (perspective historique globale, comparative des sociétés et des phénomènes religieux et politique) ne se reproduira, hélas, jamais plus. En fait, il faut toujours en revenir à ses publications de 1955 si l'on veut en tirer des leçons pratiques, applicables à l'étude minutieuse d'autres terrains et d'autres objets. Il existe des dictionnaires ou encore des manuels qui résument et ordonnent les idées des grands penseurs. Pour rédiger un ouvrage de ce genre à propos de G. Balandier, il serait préférable d'utiliser un classeur dont les feuilles seraient ajoutées, replacées ou interverties selon l'occasion²⁵. C'est sa marque de fabrique et ajoutons qu'il n'est pas le seul chercheur en sciences sociales à se comporter ainsi.

Cette nébulosité du contexte analytique est confortée par son faible penchant méthodologique. Certes, cette caractéristique s'applique à beaucoup de travaux français en sciences sociales des années de l'Après-guerre et bien sûr de l'Entre-deux-guerres antérieur. Il ne faut surtout pas confondre réflexivité et autoréflexivité méthodologique, le mode opératoire organisé, pratique mais aussi éthique et littéraire (la prise de notes ou encore la restitution des données)

25. Un contre-exemple nous provient du magazine *Sciences humaines* dont le n° 30 des « Grands Dossiers », paru en 2013, ne comporte aucune mention de G. Balandier dans son vaste panorama historique et international, « Les penseurs de la société. De Tocqueville à Saskia Sassen ».

des enquêtes avec une simple transcription logique des agencements conceptuels. Ainsi, des chercheurs comme C. Lévi-Strauss ou encore C. Meillassoux (1977) ont-ils été jusqu'à produire des plans de travail conceptuels, selon moi, faussement méthodologiques. Un seul texte de G. Balandier (1956c)²⁶, de nature générale, qui remonte à 1956, peut être considéré comme tel. Malgré l'état d'esprit pragmatique et pratique qui domine les sciences sociales depuis plus d'un quart de siècle, G. Balandier ne partage pas l'état d'esprit pragmatique et pratique qui domine les sciences sociales depuis plus d'un quart de siècle et en vient même à l'envisager d'un point de vue négatif. Ainsi, il oppose les sciences sociales normales aux sciences sociales dites « expertes »²⁷. Ces dernières ne sont pas seulement expertes au sens de la consultance ou de la recherche appliquée. Selon lui, les sciences sont expertes parce que ce sont des recherches focalisées sur un objet empirique concret, plus ou moins circonscrit. La sociologie normale, selon G. Balandier, est constituée de thématiques et de problématiques globales, surplombantes. Elle est une forme de pensée sociale qui caractérise l'air du temps et qui ne s'abaisse pas à le décrire dans son détail empirique, à la suite de procédures précises, « construites » qui dépendent de l'habileté du chercheur à les employer et à en tirer des données et des informations. Cette distance à l'égard de ce qui fait la substance quotidienne des sciences sociales contemporaines et de ses questionnements²⁸ se transforme en désintérêt, voire en dédain (il me l'a confirmé personnellement) pour les traditions disciplinaires actuelles, ce qui explique son retour permanent sur le passé, son passé, et son absence d'intervention ou de discussion des travaux actuels français, mondiaux, voire africains. Cet isolement rend donc difficile l'*aggiornamento* et l'internationalisation de ses principes de base puisqu'il esquivait toute confrontation, non polémique bien sûr, qui lui permettrait de prouver, non seulement programmatiquement mais aussi concrètement, la pertinence actuelle, africaine comme extra-africaine, de sa sociologie et de son anthropologie.

26. Ce texte intitulé « L'expérience de l'ethnologue et le problème de l'explication » (BALANDIER 1956c) a été réédité en 2010 dans le volume des *Cahiers d'Études africaines* commémorant les cinquante ans de la revue. C'est lui-même qui a suggéré ce texte à J.-L. Amselle, rédacteur en chef de la revue à l'époque.

27. Il consacre de nombreuses pages à ce problème dans *Le Grand Système* (BALANDIER 2001) ainsi que dans son recueil de chroniques bibliographiques (initialement publiées dans le journal *Le Monde*), *Du social par temps incertain* (BALANDIER 2013).

28. Par exemple : peut-on élaborer une sociologie, ou une anthropologie, de la mondialisation indépendamment de tout terrain empirique et, si terrain empirique il y a, quelles sont les meilleures entrées en la matière, les opérations de développement, la World Music ou encore les églises évangélistes transnationales ? Sur la question de la globalisation des terrains voir BERGER (2013), COPANS (2016d).

Cette position est, en y regardant d'un peu plus près, tout à fait paradoxale puisque les terrains de ses innovations conceptuelles d'il y a soixante-cinq ans relèvent par définition d'une anthropologie non seulement appliquée mais même de gouvernement, comme la dénommaient les anthropologues britanniques dès les années 1920, en un mot d'une anthropologie coloniale. Je renvoie aux travaux de B. de L'Estoile²⁹ sur ce point et à leur évocation dans mon ouvrage (Copans 2014). G. Balandier n'aborde ce thème dans le détail dans aucune des 1 500 pages de ses divers écrits autobiographiques de premier ou de second degré. Certes, il explicite un certain nombre d'événements de ses terrains africains lors de son entretien avec G. Steinmetz (Balandier 2010), mais il n'ose pas avouer l'inavouable. Il a pourtant dirigé la thèse de G. Leclerc (1972) sur les rapports entre l'anthropologie et le colonialisme et a supporté, sans plus il est vrai, mes interventions éditoriales autour des relations incestueuses entre anthropologie et impérialisme (Copans 1971, 1975, 2013b). Cette écriture coloniale, en quelque sorte clandestine, pourrait alors se lire comme un véritable complexe d'Œdipe, fondateur.

Un second paradoxe réflexif irrigue toute son œuvre : au-delà des silences sur le déroulement de ses enquêtes empiriques s'ajoute un second silence sur l'aspect professionnel et pédagogique de sa carrière dans la mesure où il a joué pendant trente ans un rôle des plus majeurs dans les sciences sociales françaises. Ses disciples, ses élèves, et les élèves de ces derniers, auraient certainement aimé en savoir un peu plus sur la nature de ses expériences au sein de la multiplicité institutionnelle, bureaucratique et humaine en train de se déployer autour des sciences humaines et sociales des années 1950 aux années 1980. Il faut se reporter à d'autres chercheurs pour avoir une petite idée des milieux universitaires et de recherche, voire politiques, vu la place des ex-colonies africaines françaises dans l'histoire politique de la seconde moitié du XX^e siècle (Copans 2011)³⁰. Directeur d'au moins deux cents doctorats, fondateur des deux centres parisiens d'études africaines réunis aujourd'hui au sein de l'IMAF, grand maître des sciences sociales africanistes à la VI^e section

29. B. de L'Estoile a consacré de nombreux textes et ouvrages à l'histoire des anthropologies britannique et française de l'époque coloniale et à leur comparaison. Voir notamment son ouvrage *Le goût des autres* (DE L'ESTOILE 2007) et la partie de son HDR (DE L'ESTOILE 2012) sur les enquêtes équatoriales de G. Balandier, dont une version remaniée est publiée dans le présent numéro des *Cahiers d'Études africaines*.

30. Voir par exemple les mémoires professionnelles du sociologue H. MENDRAS (1995) puis les souvenirs de l'économiste et ancien directeur de l'ORSTOM, G. WINTER (2010). On pourra contraster ces dernières, comme les ouvrages de G. Balandier, avec la remarquable autobiographie de l'anthropologue britannique, P. WORSLEY (2008), qui décrit l'univers institutionnel des anthropologues britanniques de la fin de la Seconde Guerre mondiale à la fin du XX^e siècle.

de l'EPHE devenue EHES, à l'ORSTOM, au CNRS ainsi qu'à la Sorbonne, son témoignage d'acteur de la fabrication des études africaines et plus largement des études françaises des pays en voie de développement permettrait de mieux comprendre de l'intérieur ce qui fait, défait, contrarie ou encore accélère la diffusion des thèmes de recherche, la constitution des équipes, les raisons de leurs succès d'alors comme de leur marginalisation ultérieure. Bref, même si « Tout parcours scientifique comporte des moments autobiographiques » (Balandier 2010). G. Balandier n'a pas cru bon de poursuivre cet effort, comme le font tant de chercheuses et de chercheurs, y compris africains, aujourd'hui³¹. De manière significative, il ouvre la table des matières de *Conjugaisons* (BALANDIER 1997) par un passé indéfini qui n'a aucune existence grammaticale. Peut-être aurait-il fallu qu'il lui ajoute, à la suite des divers temps du passé qu'il parcourt³², un autre temps, également sans aucune existence grammaticale, un passé *défini* qui l'enracine dans le temps présent des idées et non dans les temps perdus de ses remémorations.

L'ambivalence disciplinaire de Georges Balandier : un Détour, un Détournement, un Retour ?

Une espèce de double décrochage semble s'installer, en ce XXI^e siècle débutant, entre, d'une part, les préoccupations analytiques de G. Balandier de ces deux dernières décennies et, d'autre part, l'évolution des problématiques des sciences sociales portant sur les sociétés africaines, qu'elles soient le fait de chercheurs occidentaux ou africains. Les évolutions de ces deux, sinon trois phénomènes, renvoient à des logiques tout à fait distinctes et notre constat n'est en aucune manière un jugement de valeur sur la portée intrinsèque de l'œuvre de G. Balandier. Mais il impose de sérier les mises en perspective à partir d'un programme apparemment toujours pertinent, *la sociologie actuelle de l'Afrique noire*, dont les différents contextes ne peuvent que susciter des réactions différentes. Les deux premières parties de cet article démontrent que la dimension africaniste, sinon tiers-mondiste, de l'ensemble de son œuvre avait considérablement diminué au cours du temps, tant par l'absence de poursuite ou de renouvellement des terrains empiriques et documentaires africains que par une généralisation réflexive de plus en plus systématique, globale et mondiale à la fois. Cette dernière a mis de plus en plus de côté aussi bien les spécificités des sociétés du Sud (et notamment de l'Afrique subsaharienne) que les apports

31. Voir par exemple les textes de M. DIAWARA (1985) et de F. OUATTARA (2004).

32. Les titres des cinq chapitres se lisent comme suit : « Le passé indéfini », « Le passé simple », « Le passé composé », « L'imparfait », « Les temps perdus ».

nouveaux des sciences sociales occidentales, françaises, et même africaines, les concernant. Les points d'appui conceptuels peuvent apparaître alors comme de plus en plus limités dans la mesure où G. Balandier (2013) se contente de donner un avis livresque sur certains de ses collègues sans tenter de démontrer pratiquement la valeur ajoutée de sa propre démarche. À relire l'ensemble de son œuvre, on s'aperçoit d'ailleurs qu'il a presque toujours procédé ainsi depuis ses mises au point réflexives des années 1970 avec *Sens et puissance* (Balandier 1971) pour la sociologie et *Anthropo-logiques* (Balandier 1974) pour l'ethno-anthropologie. À partir de son départ à la retraite en 1985, il est devenu avec ce que j'ai appelé les trois *D* (Balandier 1985, 1988, 1994)³³, plutôt un essayiste, un penseur du social, sans frontières disciplinaires précises, aux objets de réflexion innombrables.

Il n'est plus possible d'apprécier son apport par ses seuls écrits africanistes, à cause de leur ancienneté, puisqu'ils ne se sont quasiment plus confrontés aux recherches nouvelles de ses élèves et de ses collègues depuis un demi-siècle et de son ignorance de fait à l'égard des travaux qui ont conduit cet effort sous l'égide de ses principes fondateurs comme l'ont fait les anthropologues M. Augé, E. Terray, J.-P. Olivier de Sardan, M. Agier³⁴, le sociologue C. Rivière, le politologue J.-F. Bayart ou encore les historiens C. Coquery-Vidrovitch et F. Cooper. De plus, une ignorance supplémentaire, plus déterminante, est apparue, celle concernant les apports des chercheurs originaires des pays du Sud et, pour ce qui nous concerne ici, des pays africains. Certes le premier quart de siècle (1945-1980) de la réflexion de G. Balandier s'enracine dans la lecture et le soutien aux œuvres des premiers intellectuels noirs africains qui ne sont pas des chercheurs professionnels (Frioux-Salgas 2012). Par la suite, devenu un animateur et un organisateur de la recherche en sciences sociales, il associe les premiers chercheurs africains francophones à ses séminaires, à ses colloques et aux sommaires de ses revues. Mais ce mouvement, qui accompagne et symbolise l'indépendance et l'autonomie des colonies africaines au plan académique, ne s'est guère enraciné dans les habitudes. Un audit du Centre d'études africaines de l'EHESS, une dizaine ou quinzaine d'années après son départ à la retraite, a ainsi pu conclure à un déficit en matière de relations individuelles et institutionnelles avec des équipes africaines, le Centre d'études africaines se contentant d'inviter, pour les trois-quarts, des africanistes... occidentaux³⁵ !

33. Il s'agit successivement des ouvrages *Le Détour*, *Le Désordre* et *Le Dédale*.

34. Liste dont je fais également partie.

35. Il est évident que les élèves de G. Balandier, au pouvoir institutionnel depuis le milieu des années 1980, sont tout aussi responsables que lui d'une telle situation.

Trois dynamiques désarticulent insidieusement le champ défriché par cette anthropologie. La première, que nous avons déjà évoquée à plusieurs reprises, est le désengagement thématique et même analytique du chercheur lui-même qui transforme sa problématique initiale en référence de plus en plus symbolique et lointaine. Son patrimoine se trouve alors fructifié par les nouvelles générations d'anthropologues, voire de sociologues ou de politologues qui élaborent au cours des décennies 1980-2000 des configurations disciplinaires plus en phase avec les évolutions sociétales africaines ou mondiales qu'elles documentent de manière empirique inédite (le politique par le bas, les institutions et les acteurs locaux du développement, les migrations internationales, les nouvelles configurations urbaines, le rôle concret des nouvelles technologies, les cultures populaires, la dynamique du genre, etc.). Parallèlement à ces évolutions, on note l'importance prise par une seconde dynamique, la réflexivité méthodologique, voire éthique, qui dévalorise de fait, encore plus qu'auparavant, les théories qui se contenteraient du seul niveau d'une pensée sociale abstraite, sans transiter par les épreuves du terrain, des redéfinitions des positionnements sociaux et nationaux des chercheurs³⁶ ou encore des modalités de diffusion des résultats (rôle des collaborations locales, mutations induites par le recours à des moyens audio-visuels, types de la vulgarisation scientifique). Enfin, une troisième dynamique, l'internationalisation — la « panafricansation » pour ce qui nous concerne ici — des espaces de fabrication et de diffusion de la recherche impose une culture référentielle éclatée et complexe.

Le second point, tout à fait décisif, est celui des institutions de financement et de la demande sociale qui produisent de plus en plus les thématiques reconnues et recevables tant en Occident qu'en Afrique subsaharienne³⁷. Sur le long terme du dernier quart de siècle, les sciences sociales ont donc pris un tournant global, qui s'incarne dans une formulation spécifique à l'échelle de chacune des traditions nationales. C'est ce que le sociologue allemand U. Beck appelle le nationalisme sociologique³⁸. Mais le plus déterminant provient surtout des

36. Les caractéristiques du genre, de l'âge, de l'origine nationale, des lieux de formation comme de l'exercice professionnel, des rapports linguistiques dessinent les axes d'une sociologie des chercheurs (et des chercheuses !) de plus en plus partie prenante de la constitution de l'*ethos* disciplinaire.

37. Voir les réflexions récentes sur les contextes de plus en plus militarisés ou informatisés des études africaines américaines (MARTIN & MCQUADE 2014) et britanniques (DUFFIELD 2014).

38. Ce concept renvoie à l'idée que la sociologie est largement déterminée depuis le XIX^e siècle par le champ national qui l'a vu naître et se développer. La société et ses catégories sociales renvoient de fait à un espace social national donné. Toutefois, les échelles supranationales ne sont pas si aisées que cela à appréhender empiriquement, nous semble-t-il, au contraire de celles induites par les perspectives européenistes et mondiales du sociologue

orientations thématiques plus ou moins imposées qui restreignent la liberté intellectuelle de la recherche, avec la collaboration active des responsables académiques en place, faut-il le préciser, en valorisant certains « objets » au détriment d'autres. Ainsi la santé (à la suite de la pandémie du VIH), les conflits socio-politiques et les catastrophes dites naturelles, transformés en problèmes « humanitaires » (populations déplacées et réfugiées), les migrations internationales, la diffusion des nouvelles technologies, les réformes scolaires, le statut familial, féminin et démographique, la pauvreté, se transforment en autant de problématiques prescriptives auxquelles il est difficile d'échapper à cause du poids des collaborations et coopérations internationales comme des financements disponibles. Inversement certaines de ces thématiques nouvelles finissent par ralentir ou empêcher toute tentative d'approfondissement de problématiques en cours devenues socio-politiquement « incorrectes », comme le travail et les travailleurs, les catégories sociales dominantes ou encore ce qu'on appelait jadis le développement agricole³⁹.

L'ensemble de ces réalités, tout comme le champ scientifique institutionnel, professionnel et individuel qui les produit, échappe de fait à l'anthropologie dynamiste originelle, à la fois à cause du décalage des préoccupations entre les générations de chercheurs des années 1950, 1970, 1990 et 2010⁴⁰, et surtout à cause de la taille empirique des objets sociétaux inédits apparus brusquement puis disparus tout aussi brutalement au cours de ce long demi-siècle postcolonial. La temporalité socio-historique qui fait passer les sociétés d'Afrique subsaharienne de la « tradition » à la « modernité », ne serait-ce qu'au cours du seul XX^e siècle, a suscité à la fois l'invention des sciences sociales « coloniales », leur mutation critique (avec G. Balandier notamment) puis leur maturation collective d'abord en Occident puis dans les pays africains eux-mêmes. Cette transmutation intellectuelle est considérable ne serait-ce

allemand qui parle de la « cosmopolitisation de la réalité » (BECK 2004, 2014). Pour prendre l'exemple du Sénégal, nous disposons aujourd'hui d'études aux traditions nationales diverses françaises, européennes (notamment italiennes, hollandaises, allemandes), américaines mais aussi japonaises et évidemment sénégalaises qui possèdent chacune leur nationalisme méthodologique. Pour avoir une vision complète et actuelle de la sociologie au Sénégal, voir TAMBA (2014). Voir également mon étude sur la genèse d'une tradition sénégalaise proprement dite (COPANS 1991).

39. Voir mes réflexions rétrospectives sur les thèmes du travail (COPANS 2014c) et sur celui des migrations sénégalaises (COPANS 2015). Voir aussi les travaux récents sur les classes moyennes en Afrique réunies par DARBON & TOULABOR (2014).

40. La définition d'une « génération » scientifique peut évidemment se discuter : elle peut néanmoins se juger par la profondeur chronologique des références utilisées. Au niveau doctoral actuel, celle-ci serait de l'ordre de dix à quinze ans (mais parfois même moins !) selon mes collègues et moi-même (exclusion faite des références des œuvres des fondateurs évidemment).

qu'au seul niveau de la démographie des chercheurs : l'époque des découvreurs est derrière nous et il convient maintenant de tenir compte de ce qu'on pourrait dénommer, en nous inspirant de G. Balandier, le « nouveau Nouveau Monde » hétéroclite et transnational des penseurs des études africaines⁴¹.

G. Balandier a abordé la problématique post-coloniale, à la demande des politologues du CERI en 2006, en notant qu'il avait pris position sur ce point dès les années 1950 parce que l'anti-colonialisme, la décolonisation et, par conséquent, l'après ou post-colonialisme étaient forcément déjà en germe dans la dynamique de la situation coloniale décrite en 1951⁴². Le positionnement du Détour, défendu par G. Balandier, doit être entièrement repensé si l'on se place d'abord dans le champ des sciences sociales vues et venues du Sud. Le détour par la domination d'origine coloniale, par les mondialisations impérialistes puis libérales s'impose toujours comme une obligation incontournable, même si une part de plus en plus importante des dynamiques sociétales africaines trouvent leurs origines au sein même de la globalité continentale. Rappelons, par exemple, qu'il existe beaucoup plus de migrants ou de déplacés africains sur les routes intra-africaines qu'occidentales. Mais ce détour est aussi largement métaphorique dans l'imitation des modèles culturels importés. C'est dire si ce Détour qui dessine, selon G. Balandier, l'horizon des problématiques disciplinaires, doit être lui-même détourné si l'on veut rester fidèle à une pensée qui a mis au premier plan à la fois l'historicité des peuples africains et la liberté de leur destin.

Ce détournement n'est utile et efficace que s'il se métamorphose en un Retour sur soi-même, un Retour qui considère la mondialisation, « Le Grand Système », comme une logique parmi d'autres de la fabrication sociétale depuis le niveau le plus micro, le lien social ou familial, jusqu'aux niveaux les plus macro, non seulement nationaux mais aussi transnationaux, des mélanges ethno-politiques.

Un tel retournement paradigmatique conduit à reconsidérer la dualité disciplinaire que semble pratiquer, selon les moments, G. Balandier, qui se dit aussi bien sociologue qu'anthropologue. Qu'on le veuille ou non, la sociologie et l'anthropologie, après plus d'un long siècle d'existence, tant à l'échelle nationale qu'internationale, constituent deux disciplines distinctes que brouillent encore plus chacune de leurs traditions nationales respectives. Les relations

41. Notre expérience professionnelle « pan-africaine », tant au niveau de la direction de travaux ou d'étudiants de nombreux pays africains, qu'en tant que directeur du CREU (aujourd'hui IFRA) à Nairobi (Kenya) pendant quatre ans ou encore de directeur d'un GDR du CNRS sur l'Afrique australe et de co-animateur d'un séminaire à l'EHESS sur ce même domaine pendant plus de dix ans me permet de porter un tel jugement.

42. Voir la préface de G. BALANDIER (2007 : 17-24) à l'ouvrage de M.-C. SMOUTS (2007), et sa demi-douzaine d'interventions.

entre ces deux disciplines sont inégales, allant de la coopération la plus intime, voire à des formes d'incorporation méthodologique, jusqu'à des antagonismes théoriques ou philosophiques considérables, pour ne pas parler de la course aux financements. L'ethnologie, devenue aujourd'hui anthropologie sociale et culturelle, a toujours mauvaise presse dans les universités africaines à cause de son passé colonial. Ce jugement de fait ne se discute quasiment jamais mais, presque trois-quarts de siècle après la fin de cette époque⁴³, il faut abandonner une telle conception des choses qui est bien plus idéologique que pratique⁴⁴. L'ethnologie et l'anthropologie sont, avec la géographie, les témoins scientifiques humains les plus anciens des sociétés africaines modernes⁴⁵, leur patrimoine théorique, méthodologique et éthique actuel n'a plus aucun rapport avec l'esprit et la préoccupation colonialiste. Ainsi c'est l'anthropologie, et non la sociologie, qui se trouve être le moteur de la dynamique actuelle des études développementalistes à l'échelle mondiale, et il n'est donc plus possible de faire l'impasse sur son importance (Copans & Freud 2011 ; Copans 2016a). D'ailleurs, les sociologues eux-mêmes, dans le monde occidental, se sentent de moins en moins concernés par cette thématique ou sous-discipline⁴⁶ et, par ailleurs, cela fait déjà un bon quart de siècle que l'intérêt africaniste est passé de cette discipline à celle de la science politique⁴⁷.

43. L'Inde est indépendante en 1947, la Chine se libère en 1949 et la Gold Coast est devenue le Ghana il y a 70 ans ! G. Balandier déclare encore dans son dernier ouvrage, *Recherche du politique perdu* que « Le fait central du second XX^e siècle reste la décolonisation [...] » (BALANDIER 2015 : 9).

44. Je renvoie à mon article fondateur sur cette question (COPANS 2000). Sur l'anthropologie africaine, voir mon texte publié en 2007 dans le *Journal des anthropologues* et repris en 2010 dans mon recueil sur les études africaines (« L'impossible construction d'une anthropologie africaine », (COPANS 2010b : 85-106).

45. Les historiens non coloniaux ne se pencheront scientifiquement sur le continent africain qu'après les Indépendances.

46. En 1989, le manuel de sociologie édité sous la direction de J.-P. DURAND & R. WEIL (1989) comporte encore un chapitre, rédigé par deux spécialistes, consacré à ce champ sociologique. Le *Nouveau manuel de sociologie* (DE SINGLY et al. 2010) n'est plus organisé par ces divisions, et le seul aperçu du Sud est un chapitre sur le football dans les *townships* d'Afrique du Sud, mais les auteurs sont plutôt des spécialistes des jeunes des banlieues, même si l'un d'entre eux a conduit une recherche au Cap en Afrique du Sud. Des deux manuels spécialisés sur ce domaine, disponibles actuellement en français, l'un se réclame de l'anthropologie, et l'autre de la sociologie. Mais l'auteur de ce dernier se définit aussi comme anthropologue sur la quatrième de couverture (COPANS 2010a).

47. Je pense que le sociologue camerounais, V. NGA NGONDO (2015 : 67-90), se trompe lorsqu'il dénonce ce qu'il dénomme le NPA (!), c'est-à-dire le Nouvel africanisme politique. Pour nous limiter à la revue *Politique Africaine*, que j'ai contribué à fonder et que j'ai dirigé aussi à ses débuts, avec ses près de 150 numéros aujourd'hui et ses milliers d'articles, l'image qu'il nous présente est très caricaturale.

L'anthropologie sociale est la science sociale qui possède le patrimoine le plus conséquent, à la fois dans l'espace et dans le temps, en matière d'études africaines ; les bibliographies, les sommaires des revues et les cursus universitaires en font foi. Certes l'ethnologie et l'anthropologie sont reconnues comme indispensables aux plans méthodologiques voire problématiques. Mais il s'agit là de politiques de l'emprunt qui occultent et marginalisent les apports intrinsèques de l'anthropologie. Apports intrinsèques parce qu'il n'est pas possible d'emprunter des méthodes, voire des réflexes problématiques (la fameuse construction de l'objet), indépendamment des configurations conceptuelles qui les encadrent et les inspirent. Sinon, toutes ces démarches ne seraient que de simples techniques, comme dans les disciplines statistiques ou démographiques, et même cette conception peut se discuter. La production disciplinaire des connaissances est un processus complexe et il ne faut pas réduire la distinction de ses différents moments de manière formelle comme dans une présentation pédagogique. Nous ne proposons nullement de remplacer la sociologie par l'anthropologie comme solution programmatique aux obstacles rencontrés actuellement par les sciences sociales sur l'ensemble du continent. Nous suggérons plus simplement de prendre tout à fait au sérieux le référentiel anthropologique utilisé par G. Balandier. Ce référentiel est global, à la fois théorique, méthodologique et empirique (le terrain comme matérialité sociétale africaine). Ce redéploiement des situations et des orientations de recherche implique de fait, il est vrai, comme une double démarche disciplinaire, une espèce de dé-développementalisation⁴⁸ de la sociologie, d'une part, et un retour au patrimoine le plus contemporain de l'anthropologie, d'autre part.

Centre Population et Développement (CEPED), Université Paris Descartes.

BIBLIOGRAPHIE

ANSART P., 1990, *Les sociologies contemporaines*, Paris, Éditions du Seuil.

BALANDIER G., 1947, *Tous comptes faits*, Paris, Éditions du Pavois.

— 1951a, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79 (version éditée et réduite par J. Copans dans *Cahiers internationaux de sociologie*, 2001, CX : 9-29).

48. Les lecteurs excuseront, je l'espère, cet affreux néologisme.

- 1951b, « Compte rendu d'Octave Mannoni, *Psychologie de la colonisation* », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 183-186.
- 1952a, « L'utopie de Benoît Ogoula Iquaqua », *Les Temps Modernes*, 84-85 : 771-781.
- 1952b, « Contribution à une sociologie de la dépendance », *Cahiers internationaux de sociologie*, XII : 47-69 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 151-168).
- 1953, « Messianismes et nationalismes en Afrique noire », *Cahiers internationaux de sociologie*, XIV : 41-65.
- 1954, « Sociologie de la colonisation et relations entre sociétés globales », *Cahiers internationaux de sociologie*, XVII : 17-31 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 169-184).
- 1955a, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : changements sociaux au Gabon et au Congo*, Paris, PUF (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »). 2^e édition revue sous le titre *Sociologie actuelle de l'Afrique noire : dynamique des changements sociaux en Afrique centrale*, 1963 ; 3^e édition revue et augmentée d'une préface, 1971 ; 4^e édition, « Quadrige », 1982.
- 1955b, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Armand Colin (« Cahiers de la FNSP, n° 67 »). Seconde édition augmentée d'un texte « Une recherche reconsidérée » en préface (VII-XVIII) et d'une sélection d'extraits d'*Afrique ambiguë* et d'*Histoire d'Autres* intitulée « Contre-Textes », accompagnée d'un texte et de deux bibliographies de J. Copans, Paris, Presses de la FNSP, 1985.
- 1955c, *L'Anthropologie appliquée aux problèmes des pays sous-développés*, Paris, Cours de droit, 3 fascicules.
- 1956a (DIR.), *Le « Tiers-Monde ». Sous-développement et développement*, Paris, PUF, INED (« Cahier n° 27 »). Réédition augmentée d'une mise à jour, « Évolution récente du Tiers Monde » d'Alfred Sauvy, I-XXX, Paris, PUF, INED (« Cahier n° 39 »), 1961.
- 1956b, « Déséquilibres socio-culturels et modernisation des pays "sous-développés" », *Cahiers internationaux de sociologie*, XX : 30-44 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 250-266).
- 1956c, « L'expérience de l'ethnologue et le problème de l'explication », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXI : 114-127 (repris dans *Cahiers d'Études africaines*, 2010, L (2-3-4), 198-199-200, « 50 ans » : 383-395).
- 1956d, « Littératures de l'Afrique et des Amériques noires », in R. QUENEAU (dir.), *Histoires des littératures*, t. 1, Paris, Gallimard (« Encyclopédie de la Pléiade ») : 1536-1567.
- 1957, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon (« Terre humaine »). Édition en format poche, Paris, 10/18, augmentée d'un chapitre X, « Repères », 1962 ; Paris, Presses Pocket (« Terre humaine »), 1989 ; réédition augmentée d'une préface inédite « L'Afrique sait ce qu'elle est » et d'un « Autoportrait », 2008.

- 1958a, « Sociologie des régions sous-développées », in G. GURVITCH (dir.), *Traité de sociologie*, t. 1, Paris, PUF : 332-344. Réédition, Paris, PUF, 2007 : 499-518.
- 1958b, « Sociologie, ethnologie et ethnographie », in G. GURVITCH (dir.), *Traité de sociologie*, t. 1, Paris, PUF : 99-113. Réédition, Paris, PUF, 2007 : 149-171.
- 1959a, *Les Pays sous-développés : aspects et perspectives*, Paris, Cours de droit, 2 fascicules.
- 1959b, « Tendances de l'ethnologie française I », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXVII : 11-22.
- 1960, « Dynamique des relations extérieures des sociétés "archaïques" », in G. GURVITCH (dir.), *Traité de sociologie*, t. 2, Paris, PUF : 446-462. Réédition, Paris, PUF, 2007 : 1437-1461.
- 1961a, *Les Pays en voie de développement ; analyse sociologique et politique*, Paris, Cours de droit.
- 1961b, « Afrique noire et Madagascar », in P. DEVAMBEZ (dir.), *Histoire de l'Art*, t. 1, Paris, Gallimard (« Encyclopédie de la Pléiade ») : 1743-1820.
- 1962, « Les mythes politiques de colonisation et de décolonisation en Afrique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXIII : 85-96 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 202-214).
- 1963, « Sociologie dynamique et histoire à partir de faits africains », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXIV : 3-11.
- 1964, « Réflexions sur le fait politique : le cas des sociétés africaines », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXVII : 23-50.
- 1965a, *La vie quotidienne au royaume de Kongo du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette (« La vie quotidienne »). 2^e édition, 1992 ; édition en format poche « Pluriel », 2009.
- 1965b, « Problématique des classes sociales en Afrique noire », *Cahiers internationaux de sociologie*, XXXVIII : 131-142 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 267-281).
- 1967, *Anthropologie politique*, Paris, PUF (« Le sociologue ») ; 2^e édition, avec une préface inédite, 1969 ; 3^e édition, 1984 ; 4^e édition, « Quadrige », 1999.
- 1968, « Tradition et continuité » *Cahiers internationaux de sociologie*, XLIV : 1-12 (repris dans Balandier, *Sens et puissance*, 1971 : 99-110).
- 1969, « Développement économique et social. A. Sociologie », *Encyclopædia Universalis. Corpus*, Paris : 507-510 ; vol. 7, 2008 : 282-673.
- 1970 (DIR.), *Sociologie des mutations*, Paris, Éditions Anthropos.

- 1971, *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, PUF (« Bibliothèque de sociologie contemporaine »). 4^e édition, « Quadrige », 2004.
- 1972, *Georges Gurvitch, sa vie, son œuvre*, Paris, PUF.
- 1974, *Anthropo-logiques*, Paris, PUF. Seconde édition revue et corrigée, augmentée d'un avant-propos inédit « Les Anthropo-logiques dans la modernité », Paris, Le livre de poche, 1985.
- 1976, « Les mouvements d'innovation religieuse en Afrique noire », in H.-C. PUECH (dir.), *Histoire des religions*, vol. III, Paris, Gallimard (« Encyclopédie de la Pléiade ») : 1243-1276.
- 1977, *Histoire d'Autres*, Paris, Stock.
- 1978, « L'anthropologie africaniste et la question du pouvoir », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXV : 197-211.
- 1980, *Le Pouvoir sur scènes*, Paris, Balland. Seconde édition revue et augmentée d'un chapitre, Paris, Balland, 1992 ; 3^e édition augmentée d'un second chapitre, Paris, Fayard, 2006.
- 1981, « La sociologie aujourd'hui », numéro spécial, « Les sociologies », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXI : 187-204.
- 1983, « L'utilité actuelle de l'anthropologie », *Revue des sciences morales et politiques*, Académie des sciences morales et politiques, 138 (4) : 597-610.
- 1985, *Le Détour : pouvoir et modernité*, Paris, Fayard.
- 1988, *Le Désordre : éloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- 1989, « Réel social et nouvelles démarches. Le lien social en question », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXXVI : 5-13.
- 1990, « Introduction. La demande d'éthique », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXXVIII : 5-12.
- 1994, *Le Dédale : pour en finir avec le XX^e siècle*, Paris, Fayard.
- 1995, « Science transférée, science partagée », in R. WAAST (dir.), *Les sciences hors d'Occident au XX^e siècle*, vol. 1, « Les conférences », Paris, ORSTOM Éditions : 11-18.
- 1996, *Une anthropologie des moments critiques*, Texte et vidéo (1,15 heure), Paris, AREHESS, « Savoir et mémoire n°6 », Entretien avec J.-P. Dozon, B. Goussault, E. Terray, E. M'Bokolo et M. Augé (28 nov. 1995).
- 1997, *Conjugaisons*, Paris, Fayard.
- 2001, *Le Grand Système*, Paris, Fayard.

- 2003, *Civilisés, dit-on*, Paris, PUF.
 - 2004, *Civilisations et puissance*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
 - 2007, « Préface », in M.-C. SMOUTS (dir.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Sciences Po Les Presses : 17-24.
 - 2008, *Fenêtres sur un nouvel âge (2006-2007)*, Paris, Fayard.
 - 2010, « Tout parcours scientifique comporte des moments auto-biographiques » (Entretien avec G. Steinmetz et G. Shapiro), *Actes de la recherche en sciences sociales*, déc., 185 : 44-61.
 - 2012, *Carnaval des apparences - ou nouveaux commencements ?*, Paris, Fayard.
 - 2013, *Du social par temps incertain*, Paris, PUF.
 - 2015, *Recherche du politique perdu*, Paris, Fayard.
- BALANDIER G. & MAQUET J.-J. (en collaboration avec P. ALEXANDRE ET AL.), 1968, *Dictionnaire des civilisations africaines*, Paris, F. Hazan.
- BALANDIER G., BASTIDE R., BERQUE J. & GEORGES P. (DIR.), 1968, *Perspectives de la sociologie contemporaine. Hommage à Georges Gurvitch*, Paris, PUF.
- BANKS A. & BANKS L. (EDS.), 2013, *Inside African Anthropology. Monica Wilson and her Interpreters*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BECK U., 2004, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier.
- 2014, « Nationalisme méthodologique-cosmopolitisme méthodologique : un changement de paradigme dans les sciences sociales », *Raison politique*, 54 (2) : 103-120.
- BERGER L., 2013, « La place de l'ethnologie en histoire globale », *Monde(s)*, 3 (1) : 193-212.
- BERTHELOT J.-M. (DIR.), 2000, *La sociologie française contemporaine*, Paris, PUF.
- COOPER F., 2010, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris, Payot.
- COPANS J., 1971, « Pour une histoire et une sociologie des études africaines », *Cahiers d'Études africaines*, XI (3), 42 : 422-447.
- 1975 (DIR.), *Anthropologie et impérialisme*, Paris, F. Maspero.
 - 1985, « Une relecture actuelle. *A Passage to Brazzaville* », in G. BALANDIER, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Paris, Presses de la FNSP : 281-295.
 - 1991, « Les noms du géer. Essai de sociologie de la connaissance du Sénégal par lui-même, 1950-1990 », *Cahiers d'Études africaines*, XXI (3), 123 : 327-362.

- 2000, « Mondialisation des terrains ou internationalisation des traditions disciplinaires ? L'utopie d'une anthropologie sans frontières », *Anthropologie et Sociétés*, 24 (1) : 21-42.
- 2001, « La "situation coloniale" de G. Balandier : notion conjoncturelle ou modèle sociologique historique ? », *Cahiers internationaux de sociologie*, CX : 31-52.
- 2010a, *Sociologie du développement*, 2^e édition, Paris, A. Colin.
- 2010b, *Un demi-siècle d'africanisme africain. Terrains, acteurs et enjeux des sciences sociales en Afrique indépendante*, Paris, Karthala.
- 2011, « L'Afrique noire comme paradigme fondateur des sciences sociales françaises et francophones du développement (1920-2010) », *Ethnologie française*, 41 (3) : 405-414.
- 2013a, « Ethnologie, anthropologie ou sociologie ? Jeux et enjeux disciplinaires selon G. Balandier et P. Mercier au mitan du XX^e siècle », Colloque IFAN-musée du quai Branly « L'IFAN. Histoire d'un institut entre science et patrimoine en Afrique de l'Ouest », juin.
- 2013b, « Ethnologie, anthropologie et situations coloniales. L'exemple français entre politisation et mystification », in C. MAUREL (dir.), *Essais d'histoire globale*, Paris, L'Harmattan : 137-159.
- 2014a, *Georges Balandier: Un anthropologue en première ligne*, Paris, PUF.
- 2014b, « L'escapade urbaine de Claude Meillassoux », Préface à Claude Meillassoux, *Bamako. L'urbanisation d'une communauté africaine*, Introduction de J.-P. Colley et M. Sow, Bamako, Éditions de Tombouctou ; Paris, IRD-IMAF : 7-29.
- 2014c, « Pourquoi travail et travailleurs africains ne sont plus à la mode en 2014 dans les sciences sociales. Retour sur une problématique du XX^e siècle », numéro spécial, « Travail et Politique », *Politique africaine*, 133 : 25-43.
- 2015, « Migrations de populations et mutations des problématiques en sciences sociales : les leçons de la longue durée et de l'intimité villageoise », Préface in H. DIA, *Trajectoires et pratiques migratoires des Haalpulaaren du Sénégal. Socio-anthropologie d'un « village multi-situé »*, Paris, L'Harmattan : 13-27.
- 2016a, « Compte rendu de K. Gardner and D. Lewis, *Anthropology and Development* », *Anthropologie et développement*, 42-43 : 237-244.
- 2016b, « Leiris et Balandier face à la situation coloniale des années 1950. Entre dévoilements socio-politiques et redéfinitions disciplinaires », *Raison présente*, 198 : 61-73.
- 2016c, Disparitions « Georges Balandier, sociologue, spécialiste de l'Afrique », *Le Monde*, vendredi 7 octobre : 14.

- 2016d, « Le diable est-il dans le local, le global ou le mondial ? L'anthropologie sociale entre tradition globalisante et nouveauté mondiale globale », numéro spécial, « Les terrains du global », *Terrains/Théories*, 5, <<http://teth.revues.org/819>>.
- 2017, « M. Leiris et G. Balandier face à la situation coloniale des sociétés africaines des années 1950 », *Revue des sciences sociales*, 57 : 68-79.
- À paraître, « Les sciences sociales connaissent-elles le progrès ? Retour sur le paradigme de la construction de la sociologie, de l'ethnologie et de l'anthropologie au XX^e siècle au miroir du développement et de la mondialisation », in J.-A. GOUDIABY & P. DIEDHOU (dir.), *Le développement dans les Suds*, Actes du colloque international de Ziguinchor, 2014, Paris, L'Harmattan.
- COPANS J. & FREUD C. (DIR.), 2011, numéro spécial, « Les sciences sociales au miroir du développement », *Cahiers d'Études africaines*, LI (2-3) : 202-203.
- COOPER, F., 2010, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, Paris, Payot.
- DARBON D. & TOULABOR C. (DIR.), 2014, *L'invention des classes moyennes africaines. Enjeux politiques d'une catégorie incertaine*, Paris, Karthala.
- DIAWARA M., 1985, « Les recherches en histoire orale menées par un autochtone ou l'inconvénient d'être du cru », *Cahiers d'Études africaines*, XXV (1), 97 : 5-19.
- DIOP C. A., 1960, *L'Afrique noire précoloniale. Étude comparée des systèmes politiques et sociaux de l'Europe et l'Afrique noire de l'antiquité à la formation des États modernes*, Paris, Présence africaine.
- DOZON J.-P., 2016, Disparitions « Un regard aigu et novateur sur les sociétés africaines », *Le Monde*, vendredi 7 octobre : 14.
- DUFFIELD M., 2014, « From Immersion to Stimulation : Remote Methodologies and the Decline of Area Studies », *Review of African Political Economy*, 41, supplément : 75-94.
- DURAND J.-P. & WEIL R. (DIR.), 1989, *Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot.
- FRIOUX-SALGAS S., 2012, « Georges Balandier et *Présence Africaine* », communication, Journées d'Études « Georges Balandier et la reconfiguration des sciences sociales », Paris, IMAF-EHESS-PUF-musée du quai Branly, février.
- GLUCKMAN M., 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies*, 14 (1) : 1-30. Réédité en 1942 dans *African Studies*, 1 : 243-260 (repris en un volume, Rhodes-Livingstone Papers, 28, 1958).
- 2008, « Analyse d'une situation sociale dans le Zululand moderne », *Genèses*, 3, 72 : 119-155 (traduction en français de la première partie de M. Gluckman, 1940).

- GURVITCH G., 1950, *La vocation actuelle de la sociologie*, t. 1 ; *Sociologie différentielle*, t. 2 *Antécédents et perspectives*, Paris, PUF.
- 1958 (DIR.), *Traité de Sociologie*, vol. 1, Paris, PUF.
- 1960 (DIR.), *Traité de Sociologie*, vol. 2, Paris, PUF.
- HUNTER M., 1936, *Reaction to Conquest : Effects of Contact with Europeans on the Pondo of South Africa*, Oxford, Oxford University Press.
- LECLERC G., 1972, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*, Paris, Fayard.
- DE L'ESTOILE B., 2008, *Le goût des autres. De l'exposition coloniale aux arts premiers*, Paris, Flammarion.
- 2012, « Enquêter en “situation coloniale” : Politique de la population, gouvernementalité modernisatrice et enquêtes sociologiques en Afrique équatoriale française », in B. DE L'ESTOILE, *Mondes en devenir. Pratiques politiques, relations personnelles, descriptions savantes*, Dossier pour l'HDR, Chapitre 1, in vol. II : *Recueil de travaux inédits*, mai, Paris, Université Paris I : 9-55.
- LÉVI-STRAUSS C., 1956, « Compte rendu de *Sociologie des Brazzavilles noires* », *Revue française de science politique*, 6 (1) : 177-179.
- MARTIN W. G. & MCQUADE B. I., 2014, « Militarising-and Marginalising ?-African Studies », *Review of African Political Economy*, 141 : 441-457.
- MEILLASSOUX C., 1977 [1963], « Élaboration d'un modèle socio-économique en anthropologie », *Terrains et théories*, Paris, Éditions Anthropos : 69-103.
- MENDRAS H., 1995, *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, Arles, Actes Sud.
- MERCIER P., 1951, *Les tâches de la sociologie*, Dakar, IFAN (« Initiations africaines VI »).
- À paraître, *Le Dakar colonial des années 1950. Contribution à la sociologie des villes*. Édition et préface de J. Copans.
- MERCIER P. & BALANDIER G., 1952, *Particularisme et évolution. Les pêcheurs Lebou*, Saint Louis du Sénégal, IFAN (« Études sénégalaises, 3 »).
- 1966, « Le travail dans les régions en voie d'industrialisation », in G. FRIEDMANN & P. NAVILLE (dir.), *Traité de sociologie du travail*, t. 2, Paris, A. Colin : 282-304.
- NGA NGONDO V., 2015, *Leçons de sociologie africaine*, Paris, L'Harmattan.
- OUATTARA F., 2004, « Une étrange familiarité : les exigences de l'anthropologie “chez soi” », *Cahiers d'Études africaines*, XLIV (3), 175 : 635-657.

- RIVIÈRE C., 2000, « Une socio-anthropologie de la modernité », in J.-M. BERTHELOT (dir.), *La sociologie française contemporaine*, Paris, PUF : 87-97.
- SAUVY A., 1952, « Trois mondes, une planète », *L'Observateur*, 14 août : 5.
- SCHUMAKER L., 2001, *Africanizing Anthropology. Fieldwork, Networks and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa*, Durham, Duke University Press.
- SCIENCES HUMAINES, 2013, « Les penseurs de la société. De Tocqueville à Saskia Sassen », *Grands Dossiers*, 30.
- DE SINGLY F., GIRAUD C. & MARTIN O. (DIR.), 2010, *Nouveau manuel de sociologie*, Paris, A. Colin.
- SMOUTS M.-C. (DIR.), 2007, *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Sciences PO Les presses.
- TAMBA M., 2014, *Sociologie au Sénégal*, Préface de G . Balandier, Paris, L'Harmattan.
- WINTER G., 2010, *À la recherche du développement. Un fonctionnaire au service d'une passion*, Paris, Karthala.
- WORSLEY P., 2008, *An Academic Skating on Thin Ice*, New York, Berghahn Book.

RÉSUMÉ

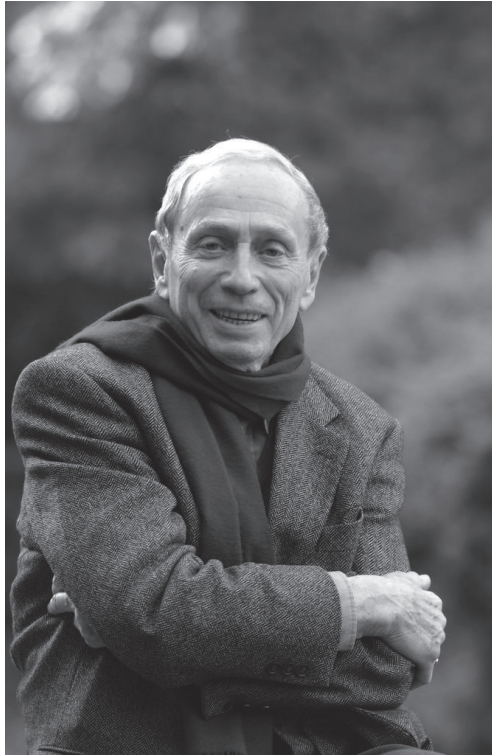
L'œuvre de G. Balandier couvre exactement une période de soixante-dix ans et peut se découper en une demi-douzaine de thématiques qui se chevauchent partiellement (préoccupation autobiographique, terrain africain, situation coloniale et développement, champ politique, modernité et mondialisation, le détour épistémologique). L'article passe ensuite en revue l'ensemble de l'œuvre au regard de la distanciation et de l'ambivalence disciplinaire (sociologie et anthropologie). À partir de la date de sa retraite en 1985, G. Balandier se dés-africanise de plus en plus et recourt à des sources de seconde main. Malgré son fort penchant introspectif, il reste assez silencieux sur les conditions pratiques et intellectuelles de fabrication de ses travaux et ne participe pas aux débats disciplinaires qui ont dominé ces trois dernières décennies. Son influence reste toutefois considérable bien que de plus en plus symbolique.

Mots-clés: Afrique noire, Balandier, anthropologie, autobiographies, développement, domaines de recherche, œuvre, situation coloniale, sociologie.

ABSTRACT

Seventy Years of the Written Wanderings of Georges Balandier (1946-2015).—The works of G. Balandier span seventy years and can be separated into half a dozen domains which overlap each other (autobiographical preoccupations, African fieldworks, colonial and development situations, the politics, modernity and globalisation, a detour by way of epistemology). The paper reviews all his major publications according to both the disciplinary specificity and ambivalence maintained between anthropology and sociology. After his retirement in 1985, G. Balandier de-africanized his inspiration and referred more and more to second-hand sources. Writing very little about the practical and intellectual makings of his own works and did not actively participate in the social science debates of this last quarter of a century. His intellectual reputation both in France and in French-speaking Africa is still highly visible but increasingly more and more symbolic.

Keywords: Black Africa, Balandier, anthropology, autobiographies, colonial situation, development, Research topics, sociology, works.



Georges Balandier, Paris, 2003. Photographie d'Éric Fefenberg, AFP.